

Portugais, Arabes et Français dans l'Adrar mauritanien

Par le COLONEL MODAT

I

LES COMPTOIRS PORTUGAIS

L'établissement des Portugais à l'île d'Arguin, en 1448, s'explique par le fait que c'était là le seul point de la côte où des Européens pouvaient s'installer pour se mettre à l'abri des incursions des Maures pillards.

On lira avec intérêt, dans l'ouvrage de M. René Basset, *Recherches historiques sur les Maures*, les actes de piraterie qui ont accompagné la découverte de la région ; après un pareil début, les relations avec l'indigène ont dû être difficiles.

Ayant à craindre l'hostilité des tribus, les nouveaux venus élèvent un fort dans l'île et y installent une citerne. Le fort était appelé « Agadir », nom qui est resté à cet établissement (1).

Les Portugais commencèrent la pêche en ces parages et essayèrent d'entrer en relations commerciales avec les Maures. Mais la région était pauvre et ne possédait aucune ressource susceptible d'alimenter un mouvement commercial sérieux, en dehors de la traite des esclaves, qui n'était pas sans danger sur cette côte.

Ca da Mosto raconte que, au commencement, les Portugais enlevaient des Zenaghès (berbères) et les ven-

(1) Les aguadir sont nombreux en Adrar. On appelle ainsi tout emplacement fortifié entouré d'une muraille d'enceinte. Citons l'Agadir de l'hofra d'Ouadane, qui tire son nom également de l'établissement portugais à proximité.

daient comme esclaves en tirant un meilleur prix que des noirs ; mais le besoin de commercer avec le pays les força sans doute à cesser ce trafic qui leur aliénait la population.

Ils cherchèrent dès lors à atteindre les routes des caravanes circulant entre le Maroc et la Nigritie et à détourner à leur profit le commerce de l'or et des esclaves du Soudan.

Et ainsi leur attention se porta immédiatement vers Ouadane, qui était l'escale saharienne la plus proche d'Agadir.

En 1455, Ca da Mosto nous parle déjà de ce ksar, ce qui semble indiquer que des relations s'étaient déjà nouées entre Ouadane et Arguin. On est en droit de supposer que leurs autres comptoirs de l'intérieur n'ont été que les points successifs où ils se sont installés dans leur pénétration vers ce marché saharien.

Des ruines, qu'on doit attribuer sans aucun doute à l'occupation portugaise, sont visibles actuellement encore à Azougui et dans l'hoirat d'Oudane, à 25 kilomètres à l'est de ce ksar.

Dans le Tiris, au point dit Igazzin (est de Zoug), entre les puits et le relief rocheux du même nom, se trouvent également des amas de pierres entassées que les Maures déclarent être les ruines d'anciens postes européens (1).

L'existence d'un poste portugais en ce point est très vraisemblable si on remarque que pour éviter les dunes de l'Azeffal, l'itinéraire des Portugais se rendant d'Arguin à Ouadane devait passer à Zoug, Atar et le Baten.

Quant au comptoir d'Hamder (2), il a été impossible jusqu'à présent d'en retrouver les traces.

D'après Ismaël Hamet, c'est Sonni Ali qui autorisa les Portugais à établir ces comptoirs de l'Adrar, entre 1440 et 1468.

D'après le même auteur, ces comptoirs ne furent occupés que deux ans. Rien dans les traditions locales nous permet de préciser ces dates.

En dehors des ruines qu'on voit encore, cette installation des Portugais n'a laissé pour ainsi dire aucune trace

(1) Renseignement dû au lieutenant Schmidt, communiqué par le Gouverneur Gaden.

(2) Les Hamder sont nombreux en Adrar. Le plus connu est la petite plaine à l'est d'Atar.

(1) dans le souvenir des populations, à Ouadane en particulier (2). Cependant, le village d'Azougui (Elkadi), actuellement complètement détruit, a dû être considérable, ainsi que l'attestent les fondations importantes encore visibles.

Le village comprenait de nombreuses constructions en pierres sèches, en pierre et banco, et deux maisons en pierre et mortier de chaux ; il était limité au Nord par la petite vallée de l'oued d'Azougui, sur une largeur de 400 à 500 mètres, et était dominé par une vaste enceinte de 100 sur 100 mètres formant réduit, qu'on appelle de nos jours « le Kseiba », et occupant le sommet d'un léger mouvement de terrain au centre du village.

Ce réduit possédait une double enceinte de murs de 0,60, distants de 1^m,50.

Enfin, à 400 mètres plus à l'Est, au pied de la falaise, non loin de la piste de Tarazi qui fait communiquer Azougui et Atar, s'élève une construction isolée dont on ne comprend pas bien l'utilité.

Les Portugais ont dû s'installer sur l'emplacement même de l'ancien village berbère d'Azougui, qui eut son heure de célébrité lors de l'épopée almoravide.

Actuellement, il est impossible de distinguer des traces de constructions berbères au milieu des ruines portugaises.

Ajoutons que cet emplacement d'Azougui était très bien choisi et que les Portugais pouvaient y défier toutes les attaques. En outre, la vallée de la taïeurt et les palmeraies d'Azougui et d'Ilidj leur donnaient des ressources abondantes pour leurs animaux et leur personnel indigène.

(1) A Azougui les ruines de l'établissement portugais se trouvent au lieu dit Elkadi, non loin du tombeau récent de l'imam Hadrami, compagnon d'arme de Boubakar ben Omar, qu'une légende locale fait périr en chassant les Espagnols (!). Le passage de Boubakar ben Omar est antérieur de près de quatre cents ans à l'établissement des Portugais ! Les indigènes appelaient également les ruines « Medinet Kelab » le village des chiens.

(2) Après avoir cherché vainement les traces de l'occupation portugaise à proximité du ksar d'Ouadane, nous désespérions d'éclaircir ce point quand le hasard nous conduisit à Agadir, dans l'hofrat, pour y visiter un ancien ksar que la tradition disait avoir été occupé par les Tachedbit. Ce ksar, appelé Lekseiba, n'était autre qu'une construction en brique crue à tracé européen.



De là ils pouvaient aller sur Zoug et Arguin par Foum Joul, et sur Ouadane par Foum Chor et Tarazi.

L'installation de l'hofrat d'Ouadane comprenait deux centres d'habitation, à Faranni et Lekseiba, lieux distants de 1^{km},500 environ.

Chaque groupe comprenait un petit fortin en briques crues avec murs de 0^m,50 à 0^m,60.

A Lekseiba, le blokhaus n'est pas encore complètement démoli et il subsiste des éléments de murs de 2 mètres de hauteur.

Les plafonds étaient faits en troncs de palmier (1).

Cet emplacement de l'hofrat était situé sur le lieu de passage des caravanes.

Comment furent évacués ces comptoirs ?

Malgré la légende de la mort de l'Imam Hadrami, il semblerait que c'est de leur plein gré que Portugais ou Espagnols vidèrent les lieux et que la population n'a fait, à aucun moment, preuve d'hostilité (2).

On sait que de 1580 à 1640 les possessions portugaises tombèrent sous la domination des Espagnols.

Il est possible que ces derniers aient abandonné ces comptoirs après une couste occupation, ce qui expliquerait que la légende parle des Espagnols, non des Portugais.

Ajoutons enfin que Marmol, qui passa à Ouadane entre 1556 et 1563, ne mentionne pas l'existence du comptoir, mais signale que les Portugais étaient en pourparlers avec les Cheikhs de la région.

(1) Ce dispositif en deux groupes d'habitation, distant de 1 à 2 kilomètres, se retrouve à Atabiin, près de Tenouaka, où M. Chudeau signale une installation analogue. Les Portugais ont dû autrefois établir un comptoir à cet endroit.

(2) C'est la tradition de Chingueti. A Atar, il semble que l'hostilité de la population se soit traduite récemment, un peu avant la colonne de l'Adrar, par la démolition complète de ce qui restait du village d'Elkaed. A noter que la légende de l'imam Hadrami est peut-être aussi récente que le tombeau de cet imam, qui date de moins de cent ans.

II

L'INVASION ARABE**Débuts de l'invasion hilalienne**

Avant d'entreprendre le récit de la pénétration arabe en Adrar, il nous paraît nécessaire de donner quelques renseignements sur le passé de ces tribus arabes, qu'on désigne communément sous le nom de hilaliennes, pour les distinguer des premières armées arabes qui, dès les premiers siècles de l'hégire, conquièrent le Maghreb, sans pouvoir s'y installer définitivement.

Nous nous reporterons donc à la période qui a précédé immédiatement le mouvement almoravide.

En 435 de l'hégire (1043-44), l'émir du Maghreb, « el Moezz », avait rompu toute relation avec le khalifat d'Egypte. En 440, il reçut l'investiture du Khalife de Bagdad.

El Mestamed régnait à cette époque-là en Egypte. Ne pouvant songer à faire rentrer le Maghreb sous son obéissance, il résolut de se venger en dirigeant vers l'ouest les tribus arabes établies dans le désert de la Haute Egypte.

Il fit publier que toutes les familles arabes qui passeraient en Egypte recevraient, à leur sortie, un dinar par tête ; il leur abandonna même la province de Barka.

En 1048 (J.-C.), trois grandes tribus : Hilal, Soleïm et Maghil se mirent en marche, comprenant environ un million de personnes et 50.000 combattants. C'est ce qu'on a appelé l'invasion hilalienne.

Cette invasion débuta par des pillages si fructueux que tous les Arabes d'Egypte désirèrent y prendre part. On acheta, par la suite, au Khalife, le droit de passer en Afrique.

Ce flot des envahisseurs repousse El-Moezz jusqu'à Kairouan.

Celui-ci, ne pouvant arrêter l'invasion, essaya de négocier, mais ce fut en vain.

Il se résigna alors à laisser les envahisseurs pénétrer dans le désert de Barka.

L'invasion put ainsi progresser, déversant des flots de

populations sans cesse renouvelés. La pénétration est lente mais définitive ; l'élément arabe s'implante au milieu des berbères et modifie profondément la physiologie du Maghreb en y apportant des mœurs nouvelles.

Quelques populations essayent de résister dans les pâtés montagneux ; elles sont isolées et dépérissent.

Cette invasion se produisait au moment même où les Lemtouna Merabetin sortaient du désert. Il est permis de se demander qu'est-ce qui serait advenu si la réaction berbère almoravide s'était opposée à la marche du torrent arabe ?

Mais Youssouf ben Tachfin se retournait vers l'ouest, attiré par l'Espagne.

Après la chute des Almoravides, les Almohades n'eurent d'abord qu'un but : conquérir le Magreb. Ce n'est qu'après la conquête du royaume de Bougie qu'Abd el Moumem se heurta pour la première fois aux Arabes qui essayaient de lui disputer l'Afrique orientale.

Abd el Moumem les met en déroute, mais traite humainement les femmes et les enfants ; il s'attire ainsi la reconnaissance des Arabes, qui s'attachèrent vivement à lui.

Au moment où Abd el Moumen, maître de Tunis, songeait à conquérir l'Espagne, il demanda aux Arabes un contingent de 10.000 guerriers. Ce contingent fut fourni, mais les troupes arabes désertèrent presque aussitôt. En châtement, Abd el Moumen tomba sur leurs campements et s'empara des femmes et des enfants. Mais il se montra encore clément et les Arabes renouvelèrent leurs protestations de dévouement.

Abd el Moumen meurt en 1163 (J.-C.).

Idrissi, qui était contemporain de cet émir, donne les renseignements suivants sur la position des diverses tribus arabes.

Celles-ci occupaient la Cyrenaïque, Sorf, Tripoli, Lebda, toute la côte tripolitaine, la plaine de Barka et l'oasis de Zoula ; ils occupaient toutes les plaines de la Tunisie.

Plus à l'ouest, leur progression avait eu lieu d'abord par la côte et ils s'étaient installés entre Collo et Constantine. Peut-être avaient-ils été appelés par les Kétama, pressurés par les Senhadja (?),

Au sud de Constantine, les Arabes venaient d'occuper Naous et Biskra.

A l'ouest des Biban, il n'y avait pas encore d'Arabes (1160, J.-C.).

Après la mort d'Abd el Moumen, les Arabes se montrent plus entreprenants et plus audacieux.

Sous le règne de Youcef, son fils, ils se révoltent (1171, J.-C.).

Sous le troisième Almohade, Iakoub el Mansout, leur attitude devient plus menaçante encore. Ils atteignent Tlemcen.

Pour se débarrasser de ces fauteurs de désordre, Yakoub oblige une partie à revenir vers l'est ; une autre partie est transportée vers Fez, Dukkala et Argar (1). Cette émigration eut lieu vers 1187, l'avant-garde hilalienne atteignait donc l'océan. Leur installation est caractérisée ainsi par Marmol : « Ils font des courses de ça et de là, plutôt comme voleurs que comme habitants ».

A partir de ce moment-là, ils interviennent dans tous les événements du Maghreb. C'est ainsi qu'ils assistent, aux côtés de Mohammed-en-Nacer, à la bataille de Tolosa (16 juillet 1212).

Vers 1269, s'écroule la dynastie Almohade et le Maghreb forme trois gouvernements indépendants : Beni Mrin à Fez, Beni Zeïan à Tlemcen, Beni Hafer à Tunis.

Ce dernier était le plus important et, d'autre part, quand le khalifat Abasside de Bagdad eut été renversé par les Barbares, Tunis devint le monopole de l'islamisme.

Cependant, l'élément arabe est toujours turbulent (révolte des Beni Riah, en 1268).

En 1321, participation des Oulad Bellié, de Tripoli, à la révolte de Abou Zauand en Tunisie.

Ces luttes des émirs hafsites contre l'élément arabe se poursuivent sous Abou Yahia, Abou Fares, Abou Zakaria, Hachem.

Cette période est marquée par l'arrivée des Turcs et de Charles-Quint.

En 1569, Tunis tombe au pouvoir de Ali pacha, d'Alger ; puis, en 1572, entre les mains de Don Juan d'Autriche.

En Algérie et au Maroc, au moment où les Turcs envahissaient le Maghreb, la situation était la suivante :

(1) Marmol, tome 1, p. 336.

Les massifs montagneux étaient aux Berbères ;
Les plaines étaient envahies et dévastées par les Arabes ;

Quant aux villes, il en restait très peu ; abandonnées par leurs habitants, elles tombaient presque toutes en ruines. Si quelques habitants essayaient de revenir et de relever leurs demeures, les Arabes survenaient et s'y opposaient.

Force était donc à la population de vivre sous la tente, en nomades, comme les Arabes, ou d'aller bâtir une hutte dans la montagne.

Et ainsi, au sud du Maroc, les massifs compacts du Rif et de l'Atlas avaient conservé leur population aborigène, tandis que la région saharienne, entre l'Atlas et le désert, et la zone voisine de la côte de l'océan était occupée par les nomades.

Cette arrivée des Arabes coïncide d'ailleurs avec une ère de désordre et d'anarchie qui suivit l'avènement de Bou Mrin et dura pendant tout le xv^e siècle. Ceci favorisa singulièrement la pénétration hilalienne, qui prit un caractère de démêlés entre tribus, non de lutte générale (1). La réaction chéfirienne fit cesser quelque peu ce désordre. Dès lors, restés en présence d'un bloc de Berbères assez compact, les Arabes sont obligés, dans le Maghreb occidental, de chercher un appui dans le gouvernement. Ceci explique que ce dernier n'ait plus à exercer contre eux des répressions de détail. Les Arabes peuvent se livrer à leurs occupations normales, qui sont le pillage et le brigandage.

Les Hassanes essayent de pénétrer en Adrar

Les divers auteurs du xv^e et xvi^e siècles, Ibn Khaldoun, Léon l'Africain, Marmol nous signalent la présence, dans le Sud Marocain, des Ouled Delim, Ouled Berbich et Oudaïa.

Ces diverses fractions appartenaient à la tribu arabe des Beni Hassane (ou Dotti Hassane), de la famille de Maghil.

(1) En somme les Arabes augmentèrent le désordre pour l'exploiter. On voit certaines tribus se soumettre aux Portugais, d'autres donner l'appui à tous les envahisseurs de la Tunisie. Tout cela pour leur permettre de s'adonner au pillage.

Depuis le sud de la Tripolitaine, le mouvement d'immigration de cette tribu nomade s'était constamment poursuivi le long de la lisière du désert, tandis que le Sahel et le Tell restaient les domaines des autres Arabes.

La généalogie de la branche de Maghil, telle qu'elle résulte des diverses informations puisées en Adrar, ne concorde pas en tous points avec les généalogies données par M. Basset et Ismaël Hamet.

Quoique Ibn Khaldoun nous assure qu'à l'époque où il écrivait, les Beni Hassane, maîtres de l'ouéd Noun, n'avaient pas encore franchi la Seguiet el Hama, il semble que l'arrivée des premiers Arabes en Adrar remonte, sinon au xiv^e, au moins au xv^e siècle (1).

On peut cependant admettre que les O. Delim étaient encore dans la région côtière du Sud Marocain et que les Berabich n'avaient pas encore dépassé le Sous, alors que les Oudaïa avaient déjà pris pied dans la région d'Ouadane.

Il n'existe pas, en Mauritanie, de tribu de ce nom; mais on remarque que le nom de Ouadaïa vient de l'ancêtre Ahmed el Ouadi, ou Edaï, ou Oudaï, de qui descendent la plupart des tribus arabes mauritaniennes; on est en droit de supposer que certaines de celles-ci descendent de celles-là. C'est vraisemblablement le cas des O. Rizg (2).

Antérieurement aux Oudaïa, il faut mentionner une incursion des O. Rehamna, que les sultans marocains rappelèrent ensuite dans le Maghreb. Ibn Khaldoun et

(1) Le Chatelier, dans « L'Islam en Afrique occidentale », dit que dès le xiii^e siècle la tribu Hassane était déjà arrivée au terme de son parcours (Oualata).

Ca da Mosto dit que de son temps (1455) les Arabes étaient nombreux à Ouadane.

Léon l'Africain et Marmol nous signalent la présence des Oudaïa dans la région entre Ouadane et Oualata. Nous ne possédons aucune indication locale antérieure à ces relations.

(2) De toute façon une partie de ces Oudeïa, qui a d'ailleurs conservé ce nom, a quitté l'Adrar vers 1080 de l'égire et s'est reportée vers le sud marocain, où Moulay Ismaël l'incorpora dans un « guich » composé d'Arabes du Sous, de Mgafra et de Oudeïa. Ce guich prit, par la suite, le nom de guich el Oudeya. (Voir Kitab el Istqça, traduction Fumey, page 60). Remarquons, à ce propos, combien varient les appellations des Arabes descendants d'une même souche. Quoique Maghafra (qui n'est qu'un surnom) soit fils de Oudaï (surnom également), les descendants de Maghfir seront les Meghafra, tandis que les branches collatérales dont Rîzg el Arouk sont les ancêtres, n'ont pas de désignation spéciale.

Marmol nous les signalent installés dans le Tell, où les a ramenés le chérif Mohammed (Marmol). Cette incursion des Rehamna (xiv^e ou xv^e siècle) a été en quelque sorte l'avant-garde de l'invasion proprement dite.

En tous cas, dès les premières années du xvi^e siècle, Jean l'Africain nous dit que les Oudaïa perçoivent un tribut à Ouadane et Oualata.

Il nous signale encore les Ouled Amer, qui habitent la région de Taganet (Tagant).

Les traditions verbales et écrites de l'Adrar sont sobres de détails concernant cette période.

Il semble que la première fraction arabe qui s'installa en Adrar, après le départ des Rehamna, ait été celle des Ouled Billa (1).

Elle y forma pendant un certain temps un groupe assez puissant qui ne réussit cependant pas à supplanter la domination des guerriers Ideïchilli.

La tradition a conservé le souvenir d'un combat livré à Atar (au lieu dit Sarkakat, qui est l'emplacement actuel du poste de T. S. F.), où ces derniers eurent le dessus.

Ce combat doit être placé vraisemblablement après celui de Tadjala, 1689, et avant le départ des O. Belal de l'Adrar, c'est-à-dire dans la première moitié du xviii^e siècle.

On peut supposer, d'après cela, que, en dehors d'Ouadane, qui payait un tribut aux Oudaïa, l'Adrar a dû rester longtemps indépendant.

Ce qui rend cette hypothèse varisemblable, c'est que la domination des guerriers Ideïchilli a duré jusqu'à l'arrivée de la famille actuelle des Yahya ben Ohtman, postérieure au combat de Tadjala (16 septembre-14 octobre 1689) (2).

D'ailleurs, les différentes fractions Hassanes ne for-

(1) Une notice de Tichit donne sur les O. Bella les renseignements suivants : l'ancêtre de cette tribu, Mohammed O. Bella, est mort dans l'oued Noun. La tribu est venue en Adrar postérieurement à cette époque. Conduite par Abaïdi O. M'Barek, qui venait du Sous, elle s'installa en Adrar, où elle habita longtemps. Elle quitta l'Adrar en 1163 de l'hégire (vers 1753 J.-C.), à la suite d'une guerre avec les O. M'Barek, qui la vainquirent à Zadag (point inconnu). Les premiers O. Bella s'étaient installés à Tichit vers 1130 de l'hégire (soit vers 1718 J.-C.).

(2) Il sera question de ce combat plus loin. Se reporter aux recherches historiques sur les Maures de M. René Basset, pages 489 et 548.

ment à ce moment-là aucune confédération puissante ; chacune d'elles agit pour son compte personnel, demandant rarement aide à ses voisines, mais plutôt en lutte avec elles.

Et ainsi, grâce à cette division des envahisseurs, la forteresse berbère de l'Adrar résiste au premier flot arabe (1).

Partout ailleurs, les Hassanes prennent pied. O. Rizg d'abord, Trazars ensuite, au Sud, vers le fleuve ; O. Bou Faïda, O. Mausour, Talha, O. Daoud, dans la région de Tichit ; O. M'Barek au Tagant ; les Brakna dans la région d'Aleg.

Il serait intéressant de connaître par le détail cette longue histoire de razzis, de combats, de pillages, qui a caractérisé cette période. Il faut y renoncer pour le moment et attendre, pour établir la chronique, que les renseignements concernant les diverses régions aient pu être rassemblés et contrôlés.

Cependant, un épisode de la lutte hors de l'Adrar mérite une mention spéciale, c'est la guerre de Chor-boubba au Trarza où, sous la direction d'un héros descendant des Lemtouna (2), les Zouaïr berbères du sud défendirent bravement leur indépendance contre les Arabes.

En tout cas, il ressort nettement que cette pénétration arabe du début n'a été qu'une entreprise de pillage et, bien souvent, les « hassanes » n'ont été que les instruments des sultans chérifiens du Maroc.

Marmol, dans son paragraphe d'Ouadane (Tome III, page 7), nous dit expressément qu'il faisait partie d'une méhalla commandée par le chérif Mohammed, qui se proposait, avec l'aide des Arabes de la région, d'aller razzier les nègres.

L'apparition de cette méhalla (vers 1555-1563) ne constitue pas un fait isolé ; nous voyons, en effet, que la chronique de ben Touer Jenné mentionne encore le pas-

(1) Les Ouled Bella ont laissé quelque trace de leur passage en Adrar ; c'est ainsi que dans le Tijirit, à hauteur de Choum, un massif porte le nom de « Massif des Ouled Bella ».

(2) Nasir Eddine ben Abnour était d'origine Lemtouna. *Recherches historiques sur les Maures*, page 462, de René Basset ; *Chroniques mauritanie-sénégalaise*, d'Ismaël Hamet, pages 104 et 218 (1630-31), et surtout *L'Emirat des Trarza*, de Paul Marty.

sage d'une mehalla de Moulai Ismaïl, vers 1075 de l'hégire (1665-66), allant dans la région de Tichit (1).

Le Châtelier cite une autre expédition marocaine, commandée par le neveu de Moulai Ismaël, qui, en 1680, s'avança jusqu'au Tagant.

Enfin, plus tard, nous verrons également Ali Chandoura, émir du Trarza, demander le secours d'une mahalla au sultan Moulai Ismaël (2). (Commencement XVIII^e siècle).

Cette ingérence des sultans saadiens dans les affaires de Mauritanie allait de pair avec leur action plus à l'est, dans la direction de Tombouctou.

(1) La chronologie de Ben Touër Jenne mentionne textuellement : « En 1075, entrée de Haïba et Moulai Smalice. Ce dernier casse Adaghzagh ».

A rapprocher du Haïba que M. Basset signale page 461 : *Recherches historiques sur les Maures*. Il y a concordance possible de dates, puisque cet Haïba O. Sidi Brahim O. Aroussi vint au Trarza après la défaite des O. Rizg (1040). On pourrait donc supposer avec assez de vraisemblance que la mehalla se serait fractionnée en deux, ce qui expliquerait que O. Touër Jenne dit que Moulai Ismaïl seulement ruine Adaghzagh.

(2) Voir *Recherches historiques sur les Maures*, de René Basset, page 450, et *L'Émirat des Trarza*, de Paul Marty. Le marabout de Chinguéti, qui aurait accompagné Ely Chandoura dans le nord, serait, d'après les traditions de Chinguéti, un nommé Sidi Abdallah O. Moahammed O. El Qadi dit Ould Rasga, qui fut, d'après la légende et au cours de cette ambassade, le héros d'une histoire d'amour très connue en Adrar :

Pendant son séjour à Marrakech, Sidi Abdallah O. Rasga aurait noué des relations avec une des femmes du sultan Moulai Ismaël. Les deux amants avaient convenu du stratagème suivant pour régler leurs entrevues à l'insu de tous. La femme devait placer une datte sur l'embrasure de la fenêtre de son appartement pour indiquer que le sultan n'était pas là et que l'amant pouvait entrer. Si elle plaçait deux dattes, elle avertissait ce dernier de ne pas venir. Ce procédé réussit pendant longtemps. Cependant, une nuit que la femme avait mis deux dattes à la fenêtre, le vent fit tomber l'un de ces fruits ; quand survint l'amoureux, ce dernier crut que la femme était seule et il entra dans l'appartement. Il se précipita vers son amante sans s'apercevoir, en raison de l'obscurité, que le sultan était là. Moulai Ismaël saisit au bras l'individu qui venait d'entrer et tâcha de l'arrêter. L'amant réussit à se délivrer de son étreinte, mais les ongles du sultan avaient laissé des traces sur son bras. Inquiet sur les suites de son aventure et craignant d'être reconnu le lendemain matin, si le sultan faisait des recherches, il se confia, sans retard, à Eli Chandourah, qui dut avoir sur le coup quelques craintes concernant le succès de son ambassade. Mais nécessité rend astucieux et Eli Chandourah décida ceci : « Il allait immédiatement partir chasser le lion et ramener des lionceaux. Ould Rasga le rejoindrait dans la matinée, avant que le sultan ait pu voir son bras. Puis il était convenu qu'aussitôt les lionceaux capturés, ils viendraient se présenter au sultan, prétextant un pari entre eux au sujet de leur bravoure. Ils raconteraient alors qu'Eli Chandourah avait parié d'aller chercher des lionceaux et qu'Ould Rasga avait parié, chose plus dangereuse, qu'il irait toucher la tête du sultan pendant qu'il couchait à côté de sa femme la nuit. » Ainsi fut fait, dit la légende, et quand ils eurent raconté leur histoire à Moulai Ismaël, celui-ci dit : « Évidemment, c'est ce dernier, O. Rasga, qui est le plus brave, mais il fera bien de ne pas recommencer ».

En 1586, les armées marocaines occupaient les salines de Tegazza et, en 1589, les roumat de Djoudar arrivaient devant Tombouctou.

C'est à cette période qu'il faut faire rencontrer vraisemblablement l'arrivée des quelques chorfas authentiques qui habitent l'Adrar.

Ces relations fréquentes avec les chérifs de Marrakech ont eu un résultat bien regrettable pour les études historiques : c'est à elles qu'il faut sans doute attribuer l'engouement pour les généalogies chérifiennes que manifestent de nos jours encore les populations maures au détriment de la vérité. Pour ne rien avoir à craindre des mehallas chérifiennes, il était utile, à ce moment-là, de se dire chorfa soi-même.

Mais ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, la prise de contact avec les premiers Arabes Oudaïa n'a amené aucun changement notable dans la situation des Zaouïa de l'Adrar. La lutte est limitée aux fractions guerrières de race différente, berbères et arabes. Déjà assujettie aux hormas et aux ghafers des Ideïchilli, les tribus maraboutiques restent neutres pendant la lutte. C'est à peine si on peut citer de leur part quelques participations isolées aux hostilités. De ce nombre est le secours de 50 hommes, fourni par Oudjeft aux Zaouïa du sud (1) et l'appui bienveillant que les Ideïchilli trouvent près des Smacides d'Atar, lors du combat de Sakarkat, dont nous avons déjà parlé (2).

Mentionnons également la participation de la tribu des Kounta, à ce moment-là dans le Tiris, à quelques opérations des hassanes. Le Cheikh de la tribu était Sidi Mohammed el Kounti, qui jouissait d'un grand prestige aussi bien auprès des Zaouïa que des guerriers.

C'est lui qui poussa les hassanes, en particulier les O. Nacer, à molester les Idou el Hadj (2).

En somme, cette période n'a apporté aucun changement notable dans la situation des tribus de l'Adrar.

Les populations arabes et berbères se mêlent très peu

(1) *Recherches historiques sur les Maures*, de René Basset, page 464.

(2) La tradition locale veut que la lutte fut encore indécise alors que les adversaires avaient épuisé toutes leurs munitions. Les Smacides passèrent de la poudre aux Ideïchillis, ce qui permit à ces derniers de remporter la victoire.

(3) Cependant, la mère de Sidi Mohammed el Kounti était une Bedoukel (Lemtoura). Il épousa également une Tadjakant (Lemtouna).

et les quelques cas de métissage de tribus, Aroussiyn (1) et Mechdouf, qu'on signale, concernent des populations extérieures à l'Adrar.

Luttes pour la possession de l'Adrar

Au moment où des compétitions sérieuses vont se produire pour la possession de l'Adrar (1689), jetons un coup d'œil sur la situation générale des Arabes en Mauritanie.

Au Trarza, les premiers arrivants (O. Rizg) ont été battus à In Titam (1630-31) et supplantés par de nouveaux venus appartenant à la même famille, mais plus spécialement désignés sous le nom de Jaafria (2). Ces Jaafria comprennent les descendants de Amran et de Yahya, fils d'Ostman, fils de Maghfar, fils d'Oudaï, c'est-à-dire les Brakna, les Trarza, les Yahya ben Ostman et les Ouled Zenagua.

Les Trarza s'installent dans la région actuelle du Trarza et ne parviennent à imposer leur domination qu'au prix de luttes sanglantes (guerre de Chorbbaba) qui prennent fin à Tirtillas (1075, hégire) (1665-66, J.-C.), où sont définitivement vaincus les Zaouïa.

Les Ouled Amdan et Ouled M'Barek sont dans le sud-ouest au Tagant, à Tichit et dans le Bakhounou. En 1672, le chef des O. M'Barek, Hennoun, reçoit de Moulaï Ismaël l'investiture de Bakhounou (3).

A l'est de l'Adrar sont les Oudaïa (O. Billa) et les Beraïch.

Vers le Sahel, les O. Delim, O. Nacer progressent dans la direction du sud.

Quelques fractions retardataires viennent ou sont sur le point de s'installer, amenées par des mehallas marocaines, les Sou Boudat, les O. Reguig.

Telle est la situation quand les événements vont mettre aux prises les Arabes Maghfar (4) ou Jaffria et les Ideïchilli.

(1) Ces Aroussiyn, d'après Le Chatelier, sont des Lemtounas métissés d'arabes. L'ancêtre éponyme est Sidi Brahim O. Aroussi, le père de Haïba, qui est cité dans une note précédente.

(2) Ce nom de Jaafria viendrait, paraît-il, d'une femme célèbre mariée à un des descendants de la lignée.

(3) LE CHATELIER. — *L'islam en Afrique occidentale française*, page 59.

(4) Surnom donné au même hassane et qui était porté par un de leurs ancêtres. Dans maghfar on a voulu voir « celui qui impose le hafer ».

Le premier combat livré fut celui de Tadjala (1), en 1100 de l'hégire dzou-l-hijja (16 septembre-14 octobre 1689).

Voici ce que rapporte la tradition à ce sujet :

Combat de Tadjala (2). — La guerre s'alluma à la suite des démarches d'une femme des O. M'Barek, mariée à un Masna, qui, outrée des mauvais traitements infligés à son mari par les Ideïchilli, à ce moment-là guerriers tout puissants en Adrar, alla implorer le secours des Arabes Brakna.

Tous les hassanes épousèrent la querelle de la femme des O. M'Barek et ils se rassemblèrent en grand nombre à M'Beikkatdjemou (3). De là, ils se dirigèrent vers le nord et vinrent camper à Graret el Fras (4).

Pour tromper l'ennemi sur leur force et lui donner à croire qu'ils étaient extrêmement nombreux, les Arabes, dit la légende, allumèrent beaucoup de feux pendant la nuit.

Mais les Ideïchilli, qui ne s'attendaient pas à cette attaque, étaient là en petit nombre et le lendemain il n'y eut qu'une petite action de cavalerie, où fut tué un guerrier Brakna dont on montre encore le tombeau à Ichinar (5).

Les Ideïchilli avaient deux tués, Rassoul O. Maham et Rassoul O. Chelley, jeunes gens apparentés aux meilleures familles.

En attendant l'arrivée des renforts, les Ideïchilli se retirèrent vers l'est, au lieu dit « Oum Aleïdia », à peu de distance au sud d'Azoueïga (6).

Les Arabes les poursuivirent et s'installèrent non loin d'eux sur un emplacement appelé Tanouakchef.

C'est pendant la retraite des Ideïchilli que la légende place l'épisode suivant :

Pendant que les Ideïchilli se repliaient en bon ordre avec tous leurs campements, quoi qu'ils fussent serrés de

(1) Cité dans la Qasidah d'Ibn Khalina. (Voir *Recherches historiques sur les Maures*, pages 548 et 489).

(2) Le combat est nommé Tadjala, en raison des pitons rocheux qui émergent de la dune à l'endroit où eut lieu l'action. En maure, « Tadjala » veut dire rocher.

(3) Les petites dunes de Djemâa, allusion au rassemblement des guerriers. Ce point se trouve à une heure environ à l'est de Talorza.

(4) Au sud des Monts Ibi, non loin d'Iriji.

(5) Au sud et à 4 kilomètres de Graret-el-Fras.

(6) Azoueïga, palmeraie au sud des Monts Ibit.

près par les Arabes, une femme notable des Ideïchilli, nommée Lalla mint Kona O. Chelley, célèbre par sa beauté, fut obligée de s'arrêter, la selle de son chameau étant tombée.

Tandis qu'on remettait la selle, un groupe de 50 Ideïchilli se sacrifia en se portant en avant pour retarder l'avance de l'ennemi. Les 50 hommes furent tués sur place, mais le chameau de Lalla fut sellé et la jeune femme ne tomba pas entre les mains de l'ennemi.

Cependant, les Ideïchilli reçurent du renfort et l'action décisive eut lieu à Tadreïssa (1). Dans cet endroit très pittoresque, où, entre la falaise sombre et la grande dune de l'Amatlich s'étale une vaste palmeraie, eut lieu une rencontre épique où les adversaires rivalisèrent de bravoure.

Mais grâce au renfort qui leur était arrivé, les Ideïchilli furent victorieux.

Au cours de l'action, fut tué un chef de guerre Brakna très réputé, du nom d'Aboun, qui allait au combat couvert d'une armure en fer qui ne laissait d'ouverture que pour les yeux.

La légende rapporte sa mort ainsi qu'il suit :

Les Ideïchilli avaient envoyé en avant un groupe de cavaliers réputés par leur bravoure et qu'on appelait les « Khaeil Ahel Saba ». Au nombre de ces braves étaient deux frères, Ouïs et Mohamed Salem, fils de Sidi Ahmed O. Maham O. Cailib, qui échangeaient leurs impressions au moment du combat.

« Aujourd'hui peut être notre dernier jour, il nous faut vaincre ou mourir ! » disait Ouïs.

Mohammed Salem répondit : « En effet, le moment est critique ; mais quoi qu'il puisse arriver, j'ai fait vœu de ne tuer personne et de ne faire que des prisonniers ; je veux tenir ma promesse. Mais toi, tue tant que tu pourras. »

A quelques instants de là ils aperçurent, se dirigeant sur eux, le hassane bardé de fer.

Ouïs monta aussitôt sur le cheval de son frère, qui était le meilleur, et alla au devant du Brakna « Aboun ». Il le visa et, du premier coup, l'atteignit d'une balle à l'œil, seul point où il était vulnérable.

(1) Tadreïssa ou Kra Safia, c'est l'extrémité de la palmeraie d'Azougui.

Aboun tomba et Ouïs s'empara de son armure.

Cette mort, dès qu'elle fut connue, jeta la consternation dans les rangs des Braknas, qui ne firent plus grande résistance et s'enfuirent en désordre.

La victoire était complète.

Parmi les tués du côté Ideïchilli, on cite le père de Ouïs et le frère de Lalla, Fedrek O. Kouna O. Chelley.

A la suite de leur défaite, les Arabes durent se retirer précipitamment vers le sud.

Au sud de El-Marfeg, on montre encore un endroit appelé « Bou Seïda », le père de la chamelle bien dressée, allusion au grand nombre de bonnes montures que les hassanes abandonnèrent là dans leur fuite précipitée.

Cette affaire malheureuse fut le signal d'un désaccord entre hassanes.

Les Ideïchilli en profitèrent pour gagner à leur cause un certain nombre d'Arabes et c'est ainsi qu'ils s'allièrent aux O. Ammoni (de la famille des Jaffria) et aux O. Gheilane, qui vinrent s'installer en Adrar.

Chenan O. Boubba O. Ammouni, le grand-père du premier émir de l'Adrar, prit part au combat de Tadjala (1).

Combat d'Oum Abana. — En ramadhan 1107 hégire (avril-mai 1696), d'après la Qasidah d'Ibn Khalna, ou en 1108 de l'hégire (1697), d'après la chronique de Ben Touër Jenne (2), fut livré, à Omm Abana, un combat qui mit aux prises les Jaffria d'un côté et les tribus de l'Oued Drâ et la Seguiet el Hamra, Tekna, Aroussiyn O. Bousba, O. Delim, de l'autre.

(1) Ce Chenan, qu'on désigne quelquefois par erreur le premier émir de l'Adrar, était fils de Baouba et de Hamda mint Seddoun O. Seyd, des Arabes Brakna.

(2) On verra plus loin que la chronique de Ben Touër Jenne semble précise en ce qui concerne cette affaire, puisqu'elle mentionne l'année d'avant (1696) le combat de Jellag, ce qui est bien conforme à la tradition locale.

La même chronique mentionne encore un second combat à Omm Abana, en 1126 de l'hégire (1713 J.-C.). D'après la tradition, il s'agirait d'une affaire entre Idaouïch et O. M'Barek du Tagant contre les mêmes gens du nord. Les autres Jaffria n'ont pas pris part à cette affaire. On raconte que les gens du Tagant étaient venus par Aous et s'étaient postés jusqu'à Idjil, au lieu dit Aglet et Ambat, suivis de leurs campements et de leurs femmes.

La rencontre eut lieu à Omm Abana et les gens du nord furent encore vaincus (Informateur : Moktar O. Aïda, ancien Emir).

Voici ce que raconte la tradition à ce sujet :

Les gens du nord étaient descendus faire une incursion jusque dans l'Amsaga.

Les Brakna se réunirent, comme d'habitude, à leur emplacement habituel de rassemblement, M'Beikat Djomou, et se portèrent ensuite à la rencontre des envahisseurs, qu'ils battirent une première fois à Dhaya Dakla (1), dans l'Amsaga.

Les gens du nord se retirèrent, mais, poursuivis de près par les Brakna, ils furent obligés de livrer un second combat dans le Tiris, à Dom Guich (un jour au nord d'Areclassi). Les Brakna furent encore vainqueurs.

L'ennemi se porta au nord d'Idjil, où il attendit l'arrivée de renforts qui lui avait été secrètement annoncés. Pour éviter d'être battus avant l'arrivée de ces nouvelles troupes, ils demandèrent un armistice de cinq jours. Or, sur la fin du cinquième jour arriva le renfort tant attendu. Le combat fut livré à Omm Abâna (nom d'un rocher et d'une sebkaa au nord de la kedia d'Idjil, près d'Aghzoumalet). Les Brakna furent complètement battus.

Une légende, ayant cours chez les gens du nord, dit que parmi le butin enlevé aux Brakna se trouvait une jument blanche fameuse qui était tombée entre les mains des El Erguyn. Pour éviter qu'on la reconnût et qu'on leur prenne, ceux-ci l'enduire de goudron, ce qui la fit appeler la « galeuse Djeraïbat » (2).

Combat de Tegguel. — Il faut, selon toute apparence, placer à quarante-cinq années environ après Tadjala, soit entre 1740-1745, le dernier assaut où les Ideïchilli succombèrent.

Cette fois-ci un Yaya ben Estman, Estman O. Lefdil O. Chenan, se met à la tête des contingents arabes et, au

(1) C'est vraisemblablement la même affaire qui est mentionnée dans la chronique de Ben Touër Jenne, en 1207, sous le nom de combat de Zelag. Dhaya Dakla et Jellag sont des endroits voisins (2 heures), dans l'Amsaga.

(2) On cite encore dans le nord les vers suivants consacrés à ce combat :
Ce jour là, au nord d'Agbzoumalet, j'ai cru le dernier jour arrivé. Quand les deux adversaires se sont retirés (du lieu de la lutte) les oiseaux n'ont pas manqué de pâture et les mauvais chevaux du nord (telliât) ont rejoint les belles montures (bermak) semblables aux palmiers.

lieu d'aborder le massif de l'Adrar par le sud, il pénètre dans le plateau par la passe de Foum Joul (nord-ouest d'Atar) et la Taïeurt.

Surprise par cette brusque irruption, la coalition Ideïchilli-O. Ammoni-O. Gheilane n'a que le temps de se réfugier dans les rochers de Tegguel, au sud de Taïeurt.

Une femme des O. Ammoni, la belle et riche Menoune mint Abder Rhaman O. Ammou, a pris elle-même la direction d'un groupe Gheilane (Naghmoucha) (1). De Touzourouten (2), où était son campement, elle s'est transportée en toute hâte au refuge du Tegguel, où tout le monde se fortifie.

Les deux troupes adverses restèrent cinq mois en présence, dit la tradition, sans livrer combat.

Les troupes d'Estman tenaient la Taïeurt et interdisaient aux gens de Tegguel d'envoyer leurs animaux au pâturage, ce que le dicton populaire traduit en ces termes : Les chameaux des O. Ammoni et O. Gheilane mangeaient leur collier d'attache (3).

La famine eut raison de la coalition. O. Ammoni et O. Gheilane finirent par demander la paix, qui leur fut d'ailleurs accordée.

Restés seuls, les Ideïchilli jugèrent prudent de s'éloigner. Profitant d'une nuit obscure, ils se portèrent sur le plateau jusqu'à hauteur de Ksar Teurchane et s'éloignèrent vers le sud-est, par la passe de Toucïtilit.

Ils se réfugièrent d'abord à Gour Amoggiar (-) ; chassés de là, ils se rendirent à Aous, mais furent obligés de laisser au pied de la montagne leurs impedimentas, les femmes, les enfants et les vieillards.

On prétend que ce sont ces pauvres gens qui ont creusé le puits qui est au pied de la passe d'Aous et qui s'appelle

(1) Ce groupe a été appelé, depuis, les Naghmoucha Fou Menoune.

(2) Touzourouten, à courte distance au nord d'Atar.

(3) Une chanson de l'époque dit aussi :

Les O. Gheilane n'ont même pas la ressource de manger le ventre des animaux ; ils sont perchés sur Tegguel et prisonniers. Puissent mes yeux continuer à voir ce qu'ils ont vu hier et aujourd'hui.

(4) Gara, pluriel Gour : plateau rocheux de petite dimension, isolé, mais se détachant bien dans la plaine et étant bien visible.

Les gour Amoggiar sont deux fragments isolés du plateau, à 2 kilomètres environ de la passe du même nom, vers le sud-ouest. Ce sont deux points remarquables.

Lefsac (en maure « dépouilles »), allusion à l'état lamentable où était réduit ce personnel.

Les Ideïchilli furent obligés de quitter Aous. Ils se rendirent alors dans la région d'Ouadane.

Rejoints à Tin Jaoukert, dans le Richat (hofrat d'Ouadane), par les gens d'Othman, ils furent battus complètement (1). Cette journée vit l'écrasement de ces guerriers Ideïchilli qui, durant près de 400 ans, avaient fait peser un joug oppresseur sur la région.

A partir de ce moment-là, les Arabes s'implantent définitivement en Adrar et Othman O. Lefdil, le vainqueur, prend le titre d'émir de O'Adrar, titre que ses descendants, de la famille des Yahya ben Othman, ont continué à porter jusqu'à nos jours.

III

L'OCCUPATION FRANÇAISE

L'hostilité des populations de l'Adrar qui s'était manifestée plus particulièrement au cours de ces dernières années ne suffit pas, à elle seule, à expliquer la conquête de ce pays.

Limités par notre sujet, nous n'avons pu examiner, au cours du chapitre précédent, de quelle nature avaient été nos relations de voisinage avec les différents émirs du sud : Trarza, Brakna, Tagant — combien nos établissements du Sénégal avaient eu à se plaindre du brigandage de ces roitelets pillards — et comment, absorbés par notre pénétration vers le Soudan, nous n'avons pu que récemment nous consacrer à la « Marche » mauritanienne.

Après le paiement des coutumes et la série des traités passés avec les émirs, traités dont les stipulations n'étaient jamais observées, le Gouvernement estima qu'à l'action politique il y avait lieu de substituer une action plus énergique, et il songea alors à introduire notre autorité dans le pays maure.

Nous y étions invités d'ailleurs par de nombreuses

(1) La légende dit que, à la fin du combat, les guerriers Ideïchilli furent en grande partie exterminés et que les survivants se jetaient comme des grenouilles, dans l'eau d'une mare voisine du lieu du combat, pour échapper aux hassanes.

tribus maraboutiques qui, lasses du désordre et du pillage, aspiraient après notre installation dans le pays (1902).

Notre pénétration, qui devait être surtout politique, se transforma peu à peu et par suite des événements, en pénétration militaire.

De ce jour là, la conquête de l'Adrar, dernier refuge des pillards, était l'aboutissement indiqué de nos efforts.

« Pour tenir le désert, il faut tenir les oasis », disait Coppolani.

C'est en ces termes que se posait la question et c'est pour la solutionner que nous occupâmes l'Adrar.

Nous allons passer rapidement en revue les événements qui ont amené cette conquête et nous ferons ensuite un résumé succinct des opérations.

Etablissements français des deux derniers siècles et les traités (1). — En 1638, l'établissement d'Arguin, délaissé par les Espagnols, tombait entre les mains des Hollandais.

En cette même année était bâtie, à l'embouchure du Sénégal, la première construction française préluant à l'installation de la Compagnie du Sénégal (1633-1658).

Celle-ci fut remplacée, en 1664, par la Compagnie des Indes occidentales.

Les deux établissements français et hollandais, en rivalité incessante, se disputèrent le commerce local, essayant chacun de gagner les chefs maures à force de présents.

La première installation des Hollandais, à Arguin, dura jusqu'en 1678, époque où un navire français canonna le fort et s'empara de l'île.

Le traité de Nimègue (1678) nous laissa maîtres d'Arguin.

Mais, dès 1685, les Hollandais essayèrent de s'y installer à nouveau et, après Ryswich, ils y prirent pied jusqu'en 1721.

En 1717, la Compagnie des Indes signa avec le roi du Trarza un premier traité par lequel celui-ci s'engageait, sous certaines conditions, à ne plus faire de commerce à Arguin, ni à Portendick, où les Hollandais avaient l'intention d'installer un nouveau comptoir.

(1) Extrait de la notice historique de la Mauritanie, *Annuaire du Gouvernement général de l'A. O. F.*

En dépit de ce traité, Eli Chandourah autorisa l'installation des Hollandais sur ce point.

En 1723, nouveau traité avec Eli Chandourah, qui devait mettre la Compagnie des Indes en possession du fort de Portendick. Une coutume est stipulée en faveur de Eli Chandourah.

En 1724, les Hollandais sont chassés d'Arguin.

Le traité de la Haye (1763) nous enlève le Sénégal.

Aucune stipulation ne concerne Arguin et Portendick, mais la paix de Versailles (1783) nous restitue les deux comptoirs.

En 1767, la suppression des privilèges de la Compagnie des Indes inaugure le régime de la liberté commerciale en Afrique.

A partir de ce moment, la série des traités se continuera sans interruption (1).

Ils ont tous pour objet le commerce de la gomme (2) moyennant le paiement de coutumes.

En effet, les commerçants qui venaient acheter la gomme aux Maures essayaient de s'en assurer le monopole exclusif, et le paiement des coutumes aux chefs avaient justement pour objet d'inciter ceux-ci à se conformer aux stipulations faites à ce sujet, c'est-à-dire :

- 1° Faire récolter la gomme par leurs sujets ;
- 2° Ne pas la vendre aux nations concurrentes ;
- 3° Assurer la sécurité des caravanes qui faisaient ce commerce ;
- 4° Ne pas élever arbitrairement le prix de ce produit ;
- 5° Ne pas piller les navires venus pour ce commerce, etc.

Telle est l'origine des coutumes (3).

(1) Dates des traités avec les Trarza : 30 juin 1819, 7 juin 1821, 17 juillet 1824, 19 août 1824, 26 février 1826, 25 avril 1829, 24 août 1831, 1^{er} juin 1832, 30 août 1835, 10 août 1853 ; avec le Brakna : 13 juin 1810, 1819, 1821, 1834, 1842, 1853.

(2) La gomme odorante de Mauritanie était très recherchée autrefois. C'est le produit de l'acacia verek appelé communément le « gommier », qui abonde dans la Mauritanie méridionale. On ne récolte presque pas de gomme en Adrar.

(3) Inutile d'ajouter que la signature du traité n'avait aucune importance aux yeux des émirs, qui n'avaient d'autre souci que de tirer de nos traitants le plus de bénéfice possible, n'hésitant pas de les piller à l'occasion.

Les principales escales pour le commerce de la gomme étaient :

1° Sur le Sénégal : l'escale du « Désert », en aval de Richard Toll ; celle de Doué, en aval de Podor ; celle du Coq et celle de l'île de Morfil ;

2° Sur la côte : Arguin et Portendick.

Ces deux derniers points offraient de mauvaises rades aux bateaux ; comme le commerce de la gomme y était prospère, les Hollandais, Français et Anglais s'en sont disputés la possession.

Les relations commerciales n'étaient pas les seules qui nous mettaient en contact avec les Maures.

Dès 1827, les Trarza et les Oualofs pillent et incendient le Walo. Poursuivis avec ardeur, ils furent refoulés sur la rive droite du fleuve. Une nouvelle série de guerres eut lieu par la suite, closes par le traité du 30 août 1835, par lequel le roi du Trarza renonçait à toute prétention sur le Walo.

Les Brakna exerçaient sur les populations riveraines du fleuve une pression analogue à celle des Trarza et qui occasionna des rencontres.

En 1851, les incursions des Maures devenaient si fréquentes que les commerçants du Sénégal demandaient l'intervention de la force armée et la création de postes fortifiés, l'un à Dagana, l'autre à Podor.

Ce programme fut celui de Faidherbe, qui s'occupa en outre de rendre possible notre intervention en Mauritanie.

Il porte spécialement son attention sur Arguin et envoya la mission Vincent en Adrar, pour nouer avec ce pays des relations amicales et commerciales.

L'œuvre de Faidherbe fut considérable, ses opérations contre les Maures nombreuses.

Bornons-nous à rappeler que, grâce à son action énergique, le commerce du Sénégal put se développer en toute sécurité.

Il fit conclure plusieurs traités qui stipulaient tous, d'une façon générale, en faveur des émirs (du Trarzar, du Brakna et du Tagant) un droit de 3 % sur la gomme apportée à nos escales.

Cette situation dura jusqu'en 1880. Le régime des escales, s'il apportait une sécurité certaine dans les échanges avec les Maures, en entravait le développement.

Un décret du 22 mars 1880 rétablit la liberté commerciale du fleuve et le droit de 3 % fut converti en une prime annuelle payée par la France et à laquelle on laissa le nom usuel de « coutume ».

Une série de traités, passés en 1891 et en 1896, modifia le taux de cette coutume et imposa en même temps aux émirs qui la percevaient, l'obligation de s'opposer au pillage dont les noirs du Sénégal étaient victimes.

Les Maures n'observaient pas plus que par le passé les dispositions contenues dans ces traités.

Le paiement de la coutume revêtait dans ces conditions l'apparence d'un véritable tribut.

Les exactions commises par les Maures dans les villages du Sénégal, et surtout la possibilité de nous consacrer à cette action nouvelle, déterminèrent le Gouvernement à une action plus effective.

En Mauritanie, les tribus maraboutiques, représentant la majeure partie de la population asservie et exploitée, souhaitaient notre arrivée et l'établissement d'un régime de paix durable : nous pouvions du moins compter sur leur neutralité bienveillante.

Quant à l'élément guerrier, les rivalités qui le divisait en faisaient un adversaire sinon peu dangereux, du moins incapable d'un effort d'ensemble. Il était à présumer qu'une action politique exploitant ces divisions faciliterait singulièrement notre pénétration.

Pour réaliser ce programme, on fit appel à une personnalité bien connue pour ses études sur l'Islam : Coppolani.

L'œuvre de Coppolani. — Rechercher le résultat par l'action diplomatique et ne faire intervenir la force armée que pour sauvegarder la sécurité de la mission diplomatique, tel était le programme du début.

Nul mieux que Coppolani n'était à même de remplir cette mission.

Il fut d'abord chargé de préparer l'établissement de protectorat sur les tribus les plus voisines du fleuve. A cette besogne délicate il acquiert vite une grande autorité sur l'élément marabout, personnifié par deux notabilités religieuses influentes déjà gagnées à notre cause : Cheikh Sidia et Cheikh Saad Bou.

Il sut également s'attacher quelques fractions guerrières, en flattant les rancunes invétérées contre fractions voisines.

C'est en utilisant la rivalité entre l'émir du Trarza, Ahmed Saloum, et son compétiteur, Sidi Ahmed Fall, qu'il amena le premier à demander le protectorat de la France.

Ce protectorat fut immédiatement accordé.

Peu de temps après, et par des procédés analogues, notre protectorat s'établit sur le Brakna aux dépens de l'émir Ahmeddou, 1903.

Des postes sont installés à Souet el Ma, Méderdra, Kroufa, Nouakchott, Boghé, Aleg et Mal.

L'année 1904 est employée à organiser l'occupation et l'administration de notre nouvelle possession. Un décret du 18 octobre sanctionne l'état de choses nouveau et crée le Territoire civil de la Mauritanie, dont Coppolani est le premier commissaire du Gouvernement.

Les marabouts conquis se montraient satisfaits ou indifférents ; quelques fractions guerrières se résignèrent, d'autres fractions, qui ne croyaient pas à la durée ni à la solidité de notre occupation, transportèrent leurs campements au nord des limites de notre action.

Le Tagant et l'Adrar leur donnèrent asile.

On les appela les « dissidents », nom qu'on applique encore à l'élément rebelle à notre autorité.

Les résultats si facilement obtenus dans le sud encouragent le Gouvernement à continuer l'entreprise.

Coppolani reçoit, en fin 1904, une nouvelle mission dont le résultat doit être le rattachement du Tagant et de l'Adrar au protectorat nouvellement créé.

Comme l'entreprise peut rencontrer quelques difficultés, un groupe imposant de fusils (400 environ) appuie l'action diplomatique.

L'expédition se forme à Mal. Elle en part le 15 février 1905, pour gagner le plateau du Tagant. La fraction guerrière la plus importante de cette région, celle des Idaouich, s'apprête à nous arrêter et s'installe à Foum el Batha et Garaouel.

Tout en conduisant des pourparlers avec ses adversaires, Coppolani se transporte rapidement avec son monde dans le Tagant, par la passe libre de Dikel, et coupe ainsi les communications des Idaouich avec l'Adrar.

Il poursuit l'occupation méthodique du plateau et crée le poste de Ksar el Barka, pendant que les troupes, sous les ordres du capitaine Frèrejean, bousculent à plusieurs reprises les Idaouich qui se retirent.

La mission se porte alors à Tidjikja et y crée un poste appelé depuis Fort Coppolani.

Bientôt se groupent sous notre autorité un grand nombre de tribus maraboutiques de la région.

Mais ces progrès rapides ont éveillé des inquiétudes en Adrar, où les populations commencent à être minées contre nous par les menées de Ma el Aïnin.

Pour s'opposer à notre pénétration tous les moyens sont bons.

Un soir, alors que Coppolani prépare en rêvant l'exécution de son programme, un groupe de fanatiques fait irruption dans le camp et le tue d'un coup de feu, au milieu des soldats endormis (12 mai 1905).

Cet assassinat modifia le programme antérieurement établi, et le projet de conquête immédiate de l'Adrar fut écarté.

On constitua une forte garnison à Tidjikja et le personnel de la mission Coppolani fut ramené dans la Mauritanie méridionale pour compléter l'organisation et l'occupation de ce pays.

Les intrigues de Ma el Aïnin. — Notre principal adversaire, à ce moment-là, est le cheikh Ma el Aïnin.

Il a écrit à toutes les populations maures pour leur ordonner de nous combattre.

Son appel trouve de l'écho surtout en Adrar, où il envoie ses fils.

Pendant qu'ils exploitent l'anarchie du pays et incitent les tribus à s'opposer à notre pénétration, Ma el Aïnin se rend auprès du sultan du Maroc et plaide la cause de la Mauritanie qui est, dit-il, qu'une dépendance du Maghreb.

Dans le Tagant, la mort de Coppolani a compromis les résultats politiques et plusieurs tribus, reprenant leur parole, partent en dissidence.

Elles vont grossir le noyau hostile de l'Adrar qui devient ainsi un foyer dangereux. Mais l'anarchie qui règne en maîtresse retarde le péril.

Ma el Aïnin fait alors venir auprès de lui, à Smara, une députation des tribus qu'il abouche avec le représentant du sultan.

Les chefs retournent en Adrar ; puis survient le chérif, Moulaï-Idrin, qui se dit oncle du sultan Moulaï-Hafid et envoyé par lui pour inviter les Français à se retirer.

Malgré ses efforts, l'action commune contre nous ne

fait guère de progrès et, dépité, il parle déjà de retourner dans le nord.

Ma el Aïnin intervient et les guerriers de l'Adrar, enfin d'accord, se mettent en route, en octobre 1906, vers le sud.

Le chérif Moulaï-Idrin, qui est à la tête de cette horde, somme le Commandant du poste de Tidjikja d'avoir à évacuer le Tagant et les hostilités commencent.

C'est d'abord le malheureux combat de Niemelanes, qui nous enferme dans Tidjikja, et enfin le siège de ce poste. La garnison se défend vaillamment en attendant l'arrivée des renforts expédiés en toute hâte du Sénégal.

Ne pouvant venir à bout de la défense de Tidjikja, le chérif Moulaï-Idrin se retire dans le nord et s'installe à Ouadane.

Le groupe ennemi se disperse dans les premiers jours de 1907.

Désemparées et sans tête, les tribus de l'Adrar détachent une nouvelle « sorba » (ambassade) auprès de Ma el Aïnin. Celui-ci la conduit à Marrakech pour la présenter au sultan. Mais Moulaï Hafid se désintéresse de l'Adrar, et les « hommes bleus » doivent se résigner à ne compter que sur leurs propres forces.

Ils rentrent, en fin 1907, n'ayant pu obtenir que quelques armes.

Le retour de la sorba fait cesser l'accalmie qui a duré toute l'année 1907.

Les guerriers recommencent activement la lutte.

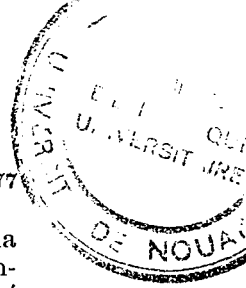
Dans le commencement de 1908, nous avons créé le poste d'Akjoucht ; le 16 mars, nous avons l'engagement d'Yagref, où le capitaine Repoux est tué.

Le 8 avril, un convoi, entre Akjoucht et Nouakchott, est surpris à Daman et l'escorte est massacrée.

Le 14 juin, a lieu le combat d'El Moïnan, où meurt le capitaine Mangin.

Entre temps, les guerriers de l'Adrar multipliaient leurs rezzous contre nos administrés. Devant ces irruptions rapides et subites, nos garnisons des postes sont impuissantes ; et, d'autre part, nos jeunes formations méharistes sont incapables d'assurer la sécurité du pays.

La situation était intolérable. Il n'y avait qu'un remède : occuper l'Adrar, d'où venait l'ennemi.



La conquête de l'Adrar. — L'Adrar était devenu la place d'armes des pillards ; le colonel Gouraud, Commissaire du Gouvernement en Mauritanie, fut chargé d'en faire la conquête.

L'entreprise était délicate.

En dehors des nombreuses bandes qui tenaient les rochers et qui, une fois fanatisés, pouvaient constituer un adversaire dangereux, il fallait encore compter sur les difficultés d'un ravitaillement en zone désertique.

L'opération, conçue avec une extrême hardiesse, fut exécutée avec un rare bonheur. Elle fait le plus grand honneur au chef qui l'entreprit et qui, malgré tant d'autres titres de gloire, restera « le conquérant de l'Adrar ».

Le récit détaillé de cette expédition a été publié dans divers documents (1). Nous y renvoyons le lecteur.

Nous nous bornerons à un résumé très succinct.

La colonne entière comprenait un millier de fusils en deux tronçons.

Le gros de la colonne était à Moudjéria, sous les ordres directs du colonel Gouraud. Le restant, sous les ordres du commandant Frèrejean, était dans l'Inchiri.

Le 6 décembre 1908, le colonel Gouraud se met en marche.

Les dissidents ne s'attendaient point à l'attaque. Quand ils furent enfin renseignés, la colonne de Moudjéria était déjà en route pour Oudjeft et avait pris pied dans le plateau sans coup férir.

Le 27 décembre elle était à Amatil, tenant le principal centre de communications dans la partie montagneuse, et à même d'opérer sa jonction avec le détachement du commandant Frèrejean.

Laissant une partie de son monde à Amatil, le colonel se porte au-devant du groupe de l'Inchiri, qui le rejoint à Azoueïga (sud des monts Ibi).

Il profite de cette occasion pour purger cette région montagneuse et dégager ses derrières (combat de Tifoujar, 26 décembre 1908).

Le 6 janvier, toute la colonne se trouvait réunie à Amatil, où la garnison laissée à la garde du camp a résisté

(1) *La pacification de la Mauritanie*, colonel Gouraud. — *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, renseignements coloniaux, 1910, mai et juin. Ce document a été publié en un fascicule séparé.

énergiquement aux attaques d'un ennemi entreprenant, les 29 et 30 décembre 1908.

Ayant ainsi réalisé sa concentration à pied d'œuvre, le colonel Gouraud se décide à porter un grand coup sans plus tarder. Il se dirige sur Atar, qui est le principal centre de la région.

Les dissidents essayent, mais vainement, de nous disputer le passage d'Hamdoun (combat du 8 janvier 1909) ; le 9 janvier, la colonne arrive à Atar ; le ksar, que les guerriers ont pillé avant leur départ, fait sa soumission.

Là se termine la première partie des opérations exclusivement militaires.

L'effet produit sur les populations était considérable. Malgré les promesses des Ma el Aïnin, nous avons pris pied au cœur même de la position ennemie.

Il convenait d'exploiter ce sentiment et d'obtenir des soumissions en même temps que nous poursuivions sans relâche les bandes de pillards et que nous en purgions la région. Ce fut le programme que le colonel Gouraud poursuivit pendant toute l'année 1909, y déployant une énergie et une habileté politique peu communes.

Alors que l'émir, les guerriers dissidents et les Ahel Ma el Aïnin ont pris le large, commence l'occupation méthodique du pâté montagneux qui aboutit à la main-mise sur les ksours Oudjeft, Chinguetti et Ouadane et nous valut de nombreuses soumissions.

Cette période est marquée par des rencontres fréquentes où nos troupes firent preuve d'un entrain remarquable (Rasserent, 18 avril 1909, Djouali, 8 juillet).

Un retour offensif des télamides de Ma el Aïnin est repoussé à Ksar Teurchane (28 juillet).

Sous les ordres du commandant Claudel se poursuivait, plus tard, une série d'opérations brillantes (Ouadane, 31 juillet, El Malha, 4 août) qui purgèrent le Dhar et le Baten des bandes qui y avaient cherché un refuge.

Entre temps, nous accordions « l'Aman » à toutes les tribus qui en faisaient la demande ; le bloc adverse se désagrégeait avec rapidité.

Le raid de Tourine, en août 1909, et la marche de la colonne sur Idjil (septembre 1909) achevèrent de mettre le désarroi chez les dissidents.

Les Ahel Ma el Aïnin reprirent le chemin du nord

entraînant, dans leur retraite, l'émir Sidi Ahmed et un petit nombre de guerriers restés fidèles.

La conquête de l'Adrar était terminée.

Au cours de notre action, tant politique que militaire, nous avons trouvé un concours précieux dans les populations du sud.

C'est chez elles que nous avons recruté les partisans méharistes qui nous rendirent tant de services pendant la colonne.

Enfin, Cheikh Sidia, mettant son prestige religieux au service de notre influence, était venu à Atar, appelé par le colonel Gouraud, pour apaiser les scrupules religieux des populations et les rassurer sur nos intentions (1).

Occupation actuelle. — Un état de paix relatif a succédé à la colonne et l'on peut dire que le résultat qu'on escomptait en occupant l'Adrar a été complètement atteint.

La plupart des guerriers dissidents ont fait leur soumission et le dernier réfractaire, le jeune émire Sidi Ahmed O. Aïda, a été fait prisonnier par le colonel Patey, au combat de Tichit (janvier 1912).

Réinstallé comme émir de l'Adrar, en 1913, il nous manifeste un loyalisme évident.

Toutes les populations originaires de l'Adrar sont, en ce moment-ci, sous notre protection.

Seules les fractions classées dans les grands nomades O. Delim, Regueibat, Ouled Bousba, ont tenu à conserver leur indépendance et forment la catégorie des dissidents. Réfugiées dans la Saguiet el Homra et restées

(1) Cheikh Sidia est la personnalité maraboutique la plus remarquable de la Mauritanie. Il est d'origine tendgha (descendants des Lemfounas Almoravides) vivant avec les O. Biri du Trarza. Il est de la confrérie des Bekkaïa, fondée par Cheikh Sidi Moktar (Kounta), dont son grand-père, Cheikh Sidia el Kébir, fut le disciple. Le père de Cheikh Sidia, Cheikh Sidi Mohamed, eut aussi une certaine célébrité. Aussi fin lettré que cultivé et versé en théologie, on doit à Cheikh Sidia plusieurs quaridahs assez connues.

Vis-à-vis de la France, Cheikh Sidia dit Baba n'a cessé de montrer un dévouement à toute épreuve. Coppolani, qui lui témoignait une grande considération, était lié avec lui d'une véritable amitié. C'est Cheikh Sidia qui lui fournit les premiers partisans maures, origines de nos méharistes actuels. Il lança une fetoua engageant les Maures à se soumettre. (Voir note 1, page 373, *Mission au Sénégal*, de M. Basset, et surtout : *Etudes sur l'Islam maure* : Cheikh Sidia, par Paul Marty, dans la « Collection de la Revue du Monde musulman »).

fidèles à leur passion pour le pillage, elles essayent encore d'inquiéter nos administrés par leurs incursions.

En 1913, cette lutte contre l'élément nomade turbulent et pillard a été signalée par les affaires de Liboirat (10 janvier) et Bou Tellis (18 septembre) et aussi par le raid audacieux sur Smara, entrepris par le colonel Mouret et qui aboutit au combat de Tagliatt (10 mars 1913).

Depuis, le bruit des armes n'a pas cessé de se faire entendre ; mais malgré les excitations des Ahel Ma el Aïnin, la lutte devient de moins en moins ardente, les entreprises de brigandage obtiennent de moins en moins de succès.

Le jour n'est pas éloigné où, fatigués et aussi repus, les pillards aspireront, eux aussi, après une paix honorable qui, tout en sauvegardant notre suzeraineté, leur accordera toutes facilités pour pratiquer leur vie de grand nomade. La pacification sera complète le jour où notre pénétration marocaine aura atteint la région de l'oued Drâ, base de ravitaillement des corsaires du désert.

En attendant, nos troupes méharistes, ardentes et bien entraînées, donnent sans répit la chasse aux pillards qui viennent incursionner, prouvant à la population que la « paix française » n'est pas un vain mot.

* * *

Au point de vue politique indigène, une modification a été apportée au régime d'administration directe adopté après la mort de Coppolani et qui s'expliquait, à ce moment-là, par le manque de garanties sur le loyalisme de nos administrés.

Le concours que nous ont prêté les tribus du sud pendant la colonne de l'Adrar et l'expérience acquise depuis a permis d'envisager un projet d'organisation qui, tout en conservant aux régions voisines du Sénégal le régime actuel, aurait rendu possible dans les régions des nomades comme l'Adrar, un régime de protectorat spécial.

Ce régime serait caractérisé par l'utilisation aussi grande que possible des chefs maures et de leurs guerriers pour le maintien de la sécurité. Il laisserait à ces chefs une autorité suffisante pour nous permettre de moins nous immiscer dans le jeu normal des coutumes et des

traditions que nous avons toujours promis de respecter, pour faciliter l'approvisionnement de ces populations naturellement méfiantes.

En Adrar, cette politique nouvelle s'est manifestée par l'installation de l'émir Sidi Ahmed, le prisonnier de Tichit, à son ancienne place.

Il nous est dévoué.

Mais l'histoire est là pour nous prouver que émir et guerriers sont peu préparés au rôle où nous les convions.

C'est donc toute une éducation qu'il nous faut faire pour les mettre à même de remplir la tâche que nous leur avons fixé.

C'est là essentiellement une œuvre de patience et de doigté.

Nous donnons ci-après, comme conclusion, l'extrait d'un de nos récents rapports politiques qui donne un aperçu des progrès réalisés depuis notre occupation.

.

« La paix que nous assurons à ce pays est une preuve de notre
« puissance, mais en outre notre action politique qui, dans toutes
« les occasions, s'affirme malgré tout respectueuse des traditions et
« soucieuse du bien-être de nos administrés, ne peut que préparer
« l'évolution de la mentalité indigène.

« Les résultats sont manifestes.

« Nous commençons à récolter le fruit d'une politique clair-
« voyante qui a fixé à notre activité la ligne à suivre et a établir le
« plan de notre action.

« Dans ce pays, où l'organisation du pouvoir était inexistante, les
« groupements sociaux hostiles les uns aux autres, les rancunes
« entre fractions encore vivaces, il fallait pour faire durable, que la
« population trouve à notre contact des avantages pouvant com-
« penser jusqu'à un certain point le regret de leur indépendance
« perdue.

« La période de tranquillité que nous venons de traverser a permis
« à la population paisible de faire cette constatation et d'apprécier
« ainsi à sa juste valeur la paix que nous lui procurons.

« La sécurité du pays permet la reconstitution des troupeaux, la
« reprise du commerce (convois libres) et la facilité des cultures.

« Nos guerriers, eux, n'avaient jusqu'ici vécu que de pillages.

« Si leur activité ne trouve pas un aliment suffisant dans les
« mehbours contre le nord, nous les accoutumerons peu à peu à
« s'intéresser à des choses moins aléatoires.

« La chose est possible dans un pays où on voit une tribu guer-
« rière, la plus nombreuse, celle des O. Gheilanes posséder de nom-
« breux troupeaux, des lougans et des palmeraies.

« A ce bien être matériel s'ajoute l'heureux effet d'une organisation qui se précise tous les jours davantage.

« Les institutions des indigènes, leurs coutumes, leurs chefs traditionnels nous aident à gouverner ; nous les modifions chaque fois que cela est possible pour nous rapprocher de notre idéal administratif européen.

« Et ainsi évolue peu à peu la vie administrative de l'Adrar.

« Dans un cadre traditionnel dont nous avons conservé les grandes lignes pour ne point brusquer notre action, nos procédés administratifs apportent en quelque sorte le sang nouveau qui revivifie cet organisme et assure un jeu plus normal des divers organes en évitant qu'ils se contrarient.

« Cette santé normale et sociale donne le résultat espéré : la confiance.

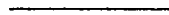
« Chacun s'emploie de son mieux à cette tâche, qu'une connaissance tous les jours plus complète de la question rend de plus en plus facile.

« Aussi, peut-on dire que en Adrar l'intérêt de l'indigène est le nôtre, et que la population nous en donne une preuve indiscutable en se ralliant complètement à notre action.

« Certes, la besogne est loin d'être terminée et bien des incidents sont encore loin du but ; mais il est utile parfois de faire un retour en arrière de façon à constater le chemin difficile parcouru par nos prédécesseurs et l'avance actuellement acquise. »

.

(Rapport politique, 1^{er} mai 1915).



Portraits inédits de grands coloniaux

PINET-LAPRADE

Jean-Marie-Emile PINET-LAPRADE, Gouverneur du Sénégal et dépendances, est né en 1822, le 13 juillet. Il fit ses études à l'Ecole Polytechnique et en sortit, en 1843, avec le grade de sous-lieutenant du Génie. Il servit en France pendant cinq ans, puis en 1848, alors qu'il venait d'être nommé capitaine, il sollicita son envoi au Sénégal. Après un court séjour à Saint-Louis, il fut nommé commandant du Génie à Gorée et fit effectuer dans cette île de nombreux travaux : il construisit des quais, releva le fort principal qui tombait en ruines, créa deux batteries et fonda l'Hôtel du Gouvernement. C'est comme chef de bataillon du Génie à Gorée que, en 1857, Pinet-Laprade posa la première pierre du fort de Dakar, autour duquel se bâtit la ville et le port. Le 31 décembre 1858, il fut nommé commandant particulier de Gorée ; c'est en cette qualité qu'il poursuivit la création de Dakar. En 1862, il fut nommé lieutenant-colonel et, par décret du 17 février 1863, Gouverneur par intérim du Sénégal et dépendances, en remplacement de Jauréguiberry. La même année, le général Faidherbe venait reprendre à la tête de la colonie le poste qu'il avait déjà occupé et Pinet-Laprade retournait à Gorée. Nommé colonel du Génie, par décret du 21 mai 1864, il remplit, l'année suivante, les fonctions de Gouverneur, d'abord par intérim, puis en titre, le 12 juillet 1865. Sauf un court séjour en France, en 1867, Pinet-Laprade devait conserver le commandement de la colonie jusqu'à sa mort, survenue à Saint-Louis, le 17 août 1869,

presque subitement, puisqu'il avait présidé, l'avant-veille, la fête impériale du 15 août. Il fut inhumé près de Saint-Louis, au cimetière de Sor.

Une expédition militaire en Casamance, en 1860, avait valu à Pinet-Laprade la distinction d'officier de la Légion d'honneur, et le sanglant combat de Paous, en 1866, la Croix de commandeur. Sous son administration furent créés des routes, des lignes télégraphiques, des ponts ; il établit des postes douaniers dans les Rivières du Sud ; il avait formé le projet, interrompu par sa mort, de doter la ville de Saint-Louis d'un canal d'eau douce. Mais le grand mérite de Pinet-Laprade devant l'histoire du Sénégal, c'est qu'il a reconnu l'importance du port naturel de Dakar, qu'il l'a amélioré, que, prenant possession militairement de la presqu'île du cap Vert par la construction d'un fort, il a permis la construction de la ville qui, cinquante années plus tard, allait devenir à la place de Saint-Louis, la capitale de l'Afrique occidentale française.

PINET-LAPRADE



Clichés communiqués par M. P. Bancal.